

## (les films)

**Orgesticularismus**

de Mathieu Labaye

**C'**est sur Internet que nous avons découvert ce film d'une force et d'une beauté plastique peu communes, pourtant boudé par les grands festivals. *Orgesticularismus* de Mathieu Labaye nous a laissée ébahie devant notre petit écran.

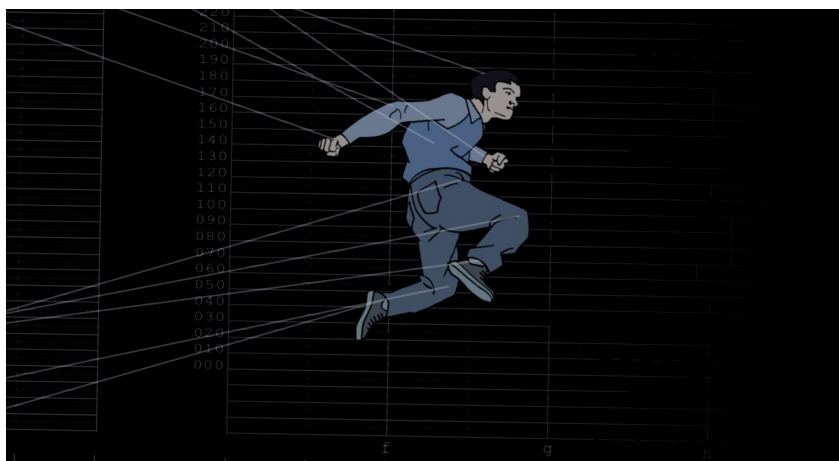
C'est un hommage au père du réalisateur, récemment décédé des suites d'une sclérose. Contraint de se déplacer en fauteuil roulant dès l'âge de 40 ans, l'homme avait développé une philosophie personnelle sur son handicap et plus précisément sur le mouvement et son impossibilité. Le fils lui a rendu par son film la mobilité, mais a surtout développé une poétique du mouvement qui apparaît à la fois à travers une performance technique mais aussi une réflexion certaine.

La technique et la théorie se confondent, n'en déplaise à ceux qui ne voient qu'une performance. Afin d'installer son film, Mathieu Labaye décide de faire défiler sur fond noir quelques photos de son père, de l'enfance à la fin de sa vie, et d'y joindre le son de sa voix, discourant sur le mouvement. Le propos est posé, et *Orgesticularismus* est autant le film de Mathieu Labaye que de l'homme sur l'écran. Le réalisateur semble rendre hommage, mais aussi poursuivre la réflexion exposée, en allant de l'immobilité au geste répété du quotidien, pour poursuivre vers l'explosion d'un mouvement non contrôlé et aboutir finalement à son essence, à une plénitude toujours recommencée.

La danse indomptable dans laquelle semblent entraînés malgré eux les personnages est extatique, à la fois pour eux, mais aussi pour le spectateur envahi par le mouvement qui finit par déformer les corps, jusqu'à l'implosion, jusqu'à l'abstraction. À chaque évolution du mouvement correspond un personnage différent, avec sa physionomie propre, mais le déplacement reste étonnamment fluide, rentrant alors en opposition avec les personnages mécaniques de la première partie du film. Le déploiement des couleurs sur fond blanc, leur frénésie, tout comme le rapport mouvement/musique, n'est pas sans rappeler les expérimentations d'un Norman McLaren ou d'un Christopher Hinton.

Cécile Giraud

36



*Orgesticularismus*, 2008, 35 mm, couleur, 9 mn 20.

Réalisation et scénario : Mathieu Labaye. Animation : Mathieu Labaye et Sébastien Godard. Musique originale et création sonore : Mathieu Labaye et Fabian Fiorini. Voix : Benoît Labaye (interview RTBF). Production : Camera-etc et Wallonie Image Production.

**Les gueules noires**

de Marianne Tardieu

et Rodolphe Bertrand

**F**ilmer le rock, est-ce en soi faire un film rock ? Non, évidemment, et *Les gueules noires*, de facture plutôt classique, confirme la difficulté pour un cinéaste à se confronter aux ambiances de salles de concert, à la geste de la rock star et aux nombreux clichés que les documentaristes visitèrent parfois avec réussite, mais contre lesquels les réalisateurs de fiction achoppèrent souvent. Pourtant, c'est dans son approche frontale (pas faire un film rock, mais un film sur le rock), dans ses aller-retour entre réel et fiction, passé et présent, linéarité du récit et soubresauts des captations, que le duo Tardieu/Bertrand séduit. Balances, rédaction de *setlist*, interminables trajets en voiture, temps morts, improvisations, arrivée dans une salle vide, *after-show*, c'est dans les à-côtés de la fiction, dans ses *backstages*, que le film trouve une matière inédite, rarement pétrie par le cinéma français contemporain.

Si les Gueules noires est une formation fictive regroupant dans son *line-up* deux acteurs (dont Mireille Perrier) et deux véritables musiciens, force est de constater que l'on a très envie, en sortant de la salle, d'acheter les vieux vinyles de ce groupe alternatif tout juste reformé. Or qu'est-ce, en 2008, dans les échos d'un *revival rock* aussi enthousiasmant qu'artificiel, que reformer un groupe punk des années 80 ? La question se posa sans doute pour Joe Hell, ancien leader d'Oberkampf, ici idéalement distribué dans le rôle de Bakou le chanteur. Quand cette reformation n'est pour les autres qu'une pause, temporaire bouffée de jouvence dans le cours d'une existence désormais rangée, elle est pour lui tout ce qu'il désire, ce pour quoi il a tout abandonné.

Mais aux deux tiers du film, voilà que disparaissent ses comparses et que Joe Hell/Bakou crève l'écran, mû par l'idée fixe de jouer face à son public même si le reste du groupe l'a lâché (à moins, comme il le dit, qu'il ne les ait, lui, virés). À partir de là, c'est – évidemment ? – "Couleur sur Paris", un morceau historique d'Oberkampf qu'il commence à jouer. Qui de Joe Hell ou de Bakou voit-on alors à l'écran ? La fiction tanguée, malmenée par les larsens que darde ce casting ne devant rien au hasard (Oberkampf s'est reformé au début du siècle, mais, contrairement à ces Gueules noires de fiction, pas dans sa formation originelle). Mais point de retour en grâce ici. Nous ne sommes pas dans un *biopic* hollywoodien. Seul en scène, essayant le mépris et la colère des fans, Bakou chancelle. Sonné, il s'élançait pourtant pour un ultime (?) *stage-diving*, instant de grâce en suspension, avant de disparaître dans un sacrificiel et silencieux fondu au noir. Si, alors, nos oreilles bourdonnent, ce rappel en valait la peine.

Stéphane Kahn

*Les gueules noires*, 2007, 35 mm, couleur, 39 mn.

Réalisation et scénario : Marianne Tardieu et Rodolphe Bertrand. Image : Jordane Chouzenoux. Montage : Thomas Marchand. Son : Antoine Corbin. Musique : Laurent Petitgand. Interprétation : Serge Renko, Joe Hell, Mireille Perrier, Philippe Kieffer et Laurent Petitgand. Production : La Vie est Belle Films Associés.